

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Le peintre Paul Biétry

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 304-311

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le peintre Paul Biétry

Les rochers tout proches et les murs gris du vieux Saint-Maurice ne semblaient, à première vue, guère propices à l'éclosion de talents artistiques. Aussi est-ce peut-être par réaction que, parfois, des dons cachés et mal contenus réussirent à faire sauter le cadre et à s'exprimer dans une fête inattendue de couleurs...

Ce qui paraissait inattendu est arrivé quelquefois déjà, et le vieux collègue agaunois a pu se réjouir d'avoir vu passer entre ses murs, parmi les centaines d'élèves, quelques-uns qui étaient plus portés à rêver d'un monde enchanté qu'à scruter les théories d'Euclide ou les *Commentaires* de César, et qui devinrent par la suite des enchanteurs, c'est-à-dire des artistes, des peintres et des sculpteurs.

Des noms coulent spontanément de la plume. Et tout d'abord ceux d'un Paul Monnier, d'un Edmond Chavaz, le premier allant de Sierre vers les rives du Léman et s'y apparentant par des alliances et un cousinage imprévus au général de Gaulle, — le second faisant chemin inverse et devenant Genevois de Savièse.

De plus jeunes ont suivi et suivent encore les élans d'une vocation artistique, tel Antoine Poncet et Pierre Chevalley à Paris, ou Jean-Claude Morend demeuré en Agaune.

Plus anciennement, un Jérèm Falquet à Genève, un Paul Biétry en France, avaient été aussi collégiens de Saint-Maurice avant de devenir peintres.

Plusieurs fois les *Echos* ont fait mention de ces Anciens, que ce soit pour encourager un jeune talent ou esquisser la courbe d'une œuvre déjà longue, ou bien à l'occasion d'une Exposition, d'une nouvelle création ou d'une carrière close par la mort. Mais ils n'ont point parlé encore de Paul Biétry, et bien que sa mort remonte déjà à plus de deux ans, il n'est pas trop tard pour revenir sur sa carrière artistique.

Paul Biétry était établi en France, dans la région parisienne, et cela explique que nous l'ayons ici un peu perdu de vue. Depuis 1936, il vivait à La Ferté-sous-Jouarre, non loin de Meaux, dans le Département de Seine-et-Marne, et il s'y est éteint le 3 mars 1960.

Il était né en 1894, à Auvernier, dans le Canton de Neuchâtel, et c'est de là que, âgé de quinze ans, il vint à Saint-Maurice commencer son collège. Mais si l'on remonte plus haut, l'histoire nous conduit à Bonfol, dans le Jura bernois actuel, d'où son père, qui portait le même prénom, était parti pour Auvernier où il mourut en 1922. L'un de ses parents, Alcide, de Bonfol, avait auparavant déjà été collégien à Saint-Maurice, de 1903 à 1905, et le collègue abbatial comptera sur ses bancs, de 1910 à 1913, un troisième Biétry, cousin germain de Paul : Fernand, dont les parents habitaient alors le Bouveret¹.

¹ M. Fernand Biétry fréquentera plus tard l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, fera des études d'ingénieur, puis partira en Afrique noire vers 1924, d'abord au Congo, ensuite en Ethiopie : on ne craint pas les dépaysements chez les Biétry ! Il fut Inspecteur technique au Ministère des travaux publics et des Mines à Addis-Abéba. Aujourd'hui, M. Fernand Biétry est revenu en Suisse où il est inscrit au Registre officiel des Ingénieurs, mais il n'oublie pas ses années éthiopiennes comme le prouve le nom donné à son chalet d'Illiez : Addis-Alem.



Paul Biétry, le futur peintre, ne passa qu'une année (1909-1910) à Saint-Maurice, où sa corpulence lui valut auprès de ses camarades le surnom de *Rouleau* ! Les langues de Cicéron et de Goethe pas plus que l'arithmétique n'exerçaient sur lui de séduction ; l'histoire, la géographie, la langue française surtout avaient plus de charme, et sans doute son tempérament s'y trouvait-il plus à l'aise. Malgré sa brièveté, ce séjour ne s'effaça point des souvenirs de Paul Biétry et de sa famille.

Il s'orienta ensuite vers la Faculté et obtint à l'Ecole dentaire de Paris son diplôme de chirurgien-dentiste, qui lui assurera son gagne-pain. Mais les problèmes de pyorrhée, d'orthodontie ou de prothèse dentaire, quelque en soit la nécessité, ne pouvaient satisfaire ses aspirations

au rêve et à la poésie... Aussi la véritable vocation de Paul Biétry allait-elle bientôt se manifester parallèlement à sa pratique médicale, et cette vocation, en s'imposant à lui, le garderait définitivement. Combien d'autres ont dû de même allier une tâche et un appel différents : Loti et Farrère furent marins et romanciers, Claudel et Saint John Perse diplomates et poètes, Ghéon médecin et dramaturge... Biétry sera dentiste et peintre. Le journal de la Ferté écrivait au lendemain de sa mort que « *la peinture l'attirait irrésistiblement* ». D'ailleurs, note le journal, Paul Biétry comptait des artistes dans sa famille qui pouvait revendiquer parmi ses ancêtres Jean-Jacques Biétry, artiste faïencier à Montbenoît en Franche-Comté sous le règne de Louis XV, et nous rappellerons ici encore que le cousin de Paul, M. Fernand Biétry avait lui aussi entendu le chant des Muses quand il était allé étudier à l'Ecole supérieure des Beaux-Arts de Paris².

Paul Biétry ouvrit d'abord à Paris, 6^e arrondissement, un atelier au 117 de la rue Notre-Dame des Champs, atelier qui conquiert rapidement une flatteuse notoriété. Mais la grande ville le fatigue et, en 1936, il va s'établir à La Ferté, où, dans sa propriété *Le Limon*, il « *continue de peindre, comme peintre libre et indépendant* ». Les Fertois étaient fiers de le considérer comme l'un des leurs. Le journal auquel nous empruntons ces renseignements nous dit que Biétry « *laisse une œuvre considérable, dont plusieurs Descendentes de croix admirables* ». A sa mort, on put encore compter 200 toiles qui furent confiées à un marchand de tableaux attentif à veiller sur ce dépôt.

L'artiste était petit-cousin de M. Pierre Salinger, l'actuel porte-parole de la Maison-Blanche : la mère de M. Salinger était, en effet, fille de Pierre Biétry qui,

² Un autre Biétry (qui conservait l'orthographe ancienne en signant P. Biétrix), vers 1900, est l'auteur de nombreux reliefs des châteaux du Jura qui sont de petites merveilles.



Photo Marc Vaux, Paris

Le vieux noyer

devenu Français, représenta Brest à la Chambre des Députés dans les premières années de ce siècle. Le peintre avait conservé des relations avec cette parente qui venait le voir à chacun de ses passages à Paris, et qui, dans l'entre-deux-guerres, emporta plusieurs toiles en Amérique.

Paul Biétry possédait les deux nationalités française et suisse, et il avait fait la dernière guerre dans la 2^e armée, celle du maréchal Leclerc, avec le grade de sous-lieutenant. Son dernier voyage en Suisse remonte à 1926 ; il projetait de revoir son pays d'origine lorsque la mort le devança.

Madame Paul Biétry conserve avec une juste fierté une photo dédicacée de Dunoyer de Segonzac qui y porte ce jugement sur l'œuvre de son mari : « *Paul Biétry est un grand peintre qui voit grand et dont les toiles sont dignes des plus grands Musées* ».

Un correspondant de M. Fernand Biétry écrit aussi à celui-ci que son cousin avait beaucoup de succès, mais qu'il eut peut-être le tort — si c'en est un — de ne pas avoir continué à exposer : « *Il s'en moquait et était sûr de faire une œuvre. Il se dépêchait de peindre. On aurait pu croire qu'il n'aurait pas le temps de la finir. Il disait toujours qu'il lui faudrait l'éternité pour faire ce qu'il voudrait, car il voyait grand* » (c'était aussi le mot de Dunoyer de Segonzac).

Biétry traita surtout, dans le domaine religieux, des scènes de la Passion. Mais il aimait aussi la nature, qui lui fournit de nombreux thèmes, tels *Le vieux noyer*, *La maison rose sous la neige*, *Les soleils*, *La carpe*, *Nature morte*. Des allégories, comme *Béatrice* ou *Biétrix*, la jeune fille au hennin, ou des souvenirs de la guerre de 14, avec ses soldats casqués *Dans les tranchées*, occupent une place dans son œuvre, qui est encore en grande partie inédite. Nous avons le privilège de reproduire ici l'une ou l'autre des toiles de Biétry, où transparait son sens du tragique, jusque dans ce noyer aux branches dénudées et tordues comme des bras de supplicié.

Au début de mai 1938 — ce fut sans doute sa dernière Exposition — Paul Biétry présentait au public parisien une série de toiles avec un ami, un confrère, André Foy, et d'autres encore. Dans un journal d'art de l'époque, Louis Léon-Martin fit un « papier », moins pour présenter que pour situer la manière de chacun : Foy, le gentleman, et Biétry, le terrien :

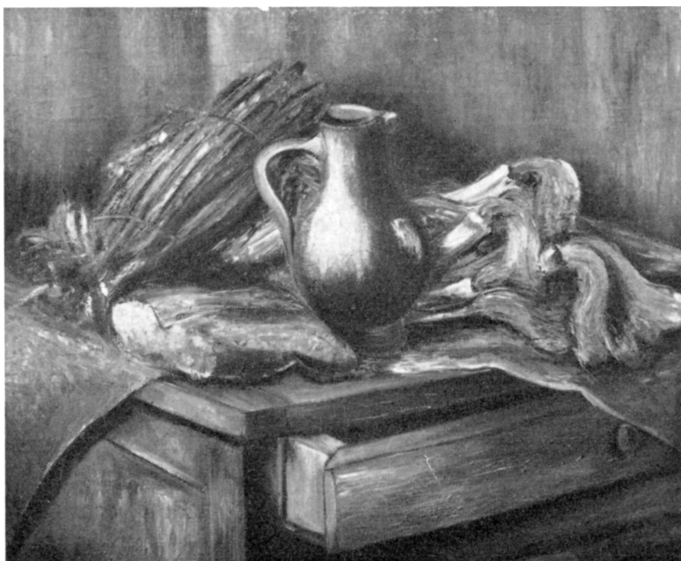


Photo Marc Vaux, Paris

Nature morte

« Ils sont amis. Ils sont physiquement et intellectuellement aussi différents qu'on peut l'être : le premier petit, le second poids lourd ; celui-là malicieux et subtil, celui-ci d'un bloc ; l'un citadin, l'autre campagnard. Leurs recherches les portent sur des voies divergentes. Mais ils ont dans leur art et dans leur caractère un point commun : l'indépendance. Aujourd'hui, au Petit Palais, la cimaise les réunit avec des camarades aussi dissemblables qu'eux-mêmes

et qu'ils estiment pour leur effort et leur talent. Et c'est pourquoi, dès l'abord, André Foy et Biétry éveillent la sympathie.

C'est le terrien Biétry qui, le premier, voici quelques mois, me parla de ce groupe.

Biétry qui aime les champs, Biétry, qui s'est installé à la campagne, qui ne trouve l'harmonie de l'art et de la vie que dans une communion étroite avec la nature, Biétry, forcé par les temps difficiles d'avoir un second métier, pratique aussi l'art dentaire : ce qu'il admet philosophiquement comme l'inévitable rachat de son indépendance et de son art puissant, libre et sain. Biétry m'avait parlé de ses co-exposants, les peintres Bazaine, Péterelle, Walch, les sculpteurs Coëtlogon, Osouf, Malfray, Artus, Richier, les graveurs Alexeieff, Chopard, d'autres encore.

— Quant à André Foy, fit-il, un gentilhomme, celui-là !...

André Foy qui, en ses manières courtoises, est la simplicité même, s'étonnera peut-être de s'entendre appeler gentilhomme... »

« La renommée de Biétry était grande », dit encore le journal fertois que nous citions tout à l'heure. Aussi peut-il conclure avec raison que « le souvenir de ce peintre qui ne vécut que pour son art, n'est pas prêt de disparaître ».

L. D. L.